rassante. ELUDER une difficulté. ELUDER la loi. Alexandre, coupant le nœud gordien; ELUDA l'oracle ou l'accomplit. (Plutarque.) Tout ce qu'inventent les juifs pour ELUDER les prophéties les confond. (Boss.) Ceux qui n'attendent que l'impunité pour mal faire, ne manquent guère de moyens d'ELUDER la loi ou d'échapper à la justice. (J.-J. Rouss.) Il est toujours possible d'ELUDER la loi. (Bautain.) Le génie consiste, non pas à ELUDER, mais à vaincre l'obstacle. (Grimm.) Il y a, dans la réalité, une force qu'aucune adresse n'ELUDE longtemps. (B. Const.) L'esprit ELUDE quelquefois avec succès les obstacles que les règles lui opposent. (Beauchêne.) L'industrie surmonte les obstacles, la politique les ELUDE. (E. de Gir.)

J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée.
BOILEAU.

Ciel! comme il m'écoutait, par combien de détours
L'insensible a longtemps éludé mes discours!
RACINE.

Dieu voit, n'en doutez plus, il entend toute chose,
Il lit jusqu'au fond de vos cours;
L'artifice en vain se propose
D'éluder ses arrêts vengeurs.
J.-B. ROUSSEAU.

— Tromper :

J'éludais un chacun d'un air si vraisemblable,
Que les plus clairvoyants l'auraient cru véritable.
MOLIÈRE.

‖ Inus., bien que le latin *eludere* ait ce sens.

— Absol. :

Il lui plaît d'éluder et de temporiser.
LA CHAUSSÉE.

S'éluder v. pr. Être éludé : *Cette difficulté peut* ELUDER, *mais non se résoudre.*

— S'échapper à soi-même, détourner les effets de sa propre conscience ou de sa propre nature :

Suspends tous ces emplois frivoles;
Homme vain, c'est trop t'éluder.
LA MOTTE.

ÉLUDABLE adj. (é-lu-do-ri-ke — du gr. *elusis*, fuite; *hudor*, eau). Peint. Procédé de peinture dans lequel le pinceau, chargé de couleur à l'huile, doit passer à travers une eau très-claire, pour atteindre le fond qu'il s'agit de peindre. ‖ Ce mot est très-mal formé; on devrait dire ELSEUSIQUE.

ÉLUER v. a. ou tr. (é-lu-é — lat. *eluere*, même sens). Laver. ‖ Vieux mot.

ÉLUL s. m. (é-lul). Chronol. Sixième mois de l'année sacrée et douzième de l'année civile chez les Juifs.

ÉLUPHE s. m. (é-lu-ro-pe — du gr. *ailouros*, chat; *pous*, pied). Bot. Genre de graminées non adopté.

ÉLUSAN, AINE s. et adj. (é-lu-zain, è-ne — de *Elusa*, ancien nom de la ville d'Eauze). Géogr. Habitant d'Eauze; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les* ELUSAINS. *La population* ELUSAINE. ‖ On disait anciennement ELUSATE.

ELUSATES, peuple de la Gaule, dans la Novempopulanie, entre les Ausci au S. et les Sotiates au N. Leur capitale était *Elusa* ou *Civitas Elusatium*, aujourd'hui Eauze.

ÉLUSION s. f. (é-lu-zi-on — du lat. *elusus*, trompé). Tromperie. ‖ Vieux mot.

ÉLUTHÉRIE s. f. (é-lu-té-rî — du gr. *eleutheros*, libre). Bot. Syn. de GUARÉE.

ÉLUTRIATION s. f. (é-lu-tri-a-si-on — du préf. é et du gr. *autron*, vase). Anc. chim. Décantation d'un liquide.

ELVA (Æbutius), général et consul romain qui vivait au commencement du VIe siècle av. J.-C. Consul en 499, il devint ensuite maître de la cavalerie, et commanda l'aile gauche, en cette qualité, à la bataille de Régille. On raconte que, dans cette affaire, il se mesura avec Octavius Mamilius et eut le bras transpercé d'un coup de lance. — Son fils L. Æbutius Elva, consul en 463, mourut de la peste dont Rome fut infestée à cette époque.

ELVAS, ville forte de Portugal, province d'Alentejo, sur la frontière d'Espagne, à 196 kilom. E. de Lisbonne, à 18 kilom. O. de Badajoz, à 74 kilom. N.-E. d'Évora; 18,943 hab. Évêché suffragant d'Evora; arsenal militaire; douane. Fabrication d'armes, fonderie de canons, coutellerie, chapellerie. Commerce actif, mais surtout de contrebande, avec l'Espagne. La colline sur le penchant de laquelle s'étagent les maisons d'Elvas est couverte d'oliviers et d'orangers. Deux autres collines voisines portent les forts de la Lippe et de Santa-Lucia. Du reste, la ville est très-bien fortifiée et en état de soutenir un long siége. Les principaux édifices d'Elvas sont : la cathédrale, l'arsenal, le théâtre, le séminaire et le collége. On remarque aussi les restes d'un aqueduc romain, long de 11 kilomètres et composé de quatre arcades superposées qu'on appelle dans le pays les *arcades de l'Amoureux*.

Cette ville est l'*Helvas* des anciens; son château, construit par les Maures à l'époque de leur domination dans la Péninsule, fut inutilement assiégé par les Espagnols en 1658 et en 1711. Junot prit Elvas en 1808 et la conserva jusqu'à la convention de Cintra. Le maréchal anglais Beresford avait le titre de duc d'Elvas.

ELVASIE s. f. (él-va-zî — de *Elvas*, savant portugais). Bot. Genre d'arbrisseaux de la famille des schnacées, tribu des castélées, dont l'espèce type croît au Brésil.

ELVE. V. ELFE.

ELVELLACÉ, ÉE adj. (él-vèl-la-sé). Bot. Qui ressemble à une elvelle.

— s. f. pl. Groupe de champignons dont le type est le genre elvelle.

ELVELLE s. f. (él-vè-le). Bot. Genre de champignons.

ELVEN, ville de France (Morbihan), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N.-E. de Vannes, près de l'Arz, à 5 kilom. de la station à laquelle il donne son nom; pop. aggl. 827 hab. — pop. tot. 3,215 hab. « Le village d'Elven, dit M. O. Feuillet dans son *Roman d'un jeune homme pauvre*, donne une représentation vraiment saisissante de ce que pouvait être un bourg au moyen âge. La forme des maisons basses et sombres n'a pas changé depuis des siècles. On croit rêver quand on voit, à travers les baies incrustées et sans châssis qui tiennent lieu de fenêtres, ces groupes de femmes à l'œil sauvage, au costume sculptural, qui filent leur quenouille dans l'ombre, et s'entretiennent à voix basse dans une langue inconnue. Il semble que tous ces spectres grisâtres viennent de quitter leurs dalles tumulaires pour exécuter entre eux quelque scène d'un autre âge dont vous êtes le seul témoin vivant. Cela cause une sorte d'oppression. Le peu de vie qui se communique autour de vous dans l'unique rue du bourg, porte le même caractère d'archaïsme et d'étrangeté fidèlement retenu d'un monde evanoui. » En 1795, Georges Cadoudal soutint à Elven une lutte acharnée contre une compagnie de grenadiers de l'Ain. La nef de l'église date du XIIe siècle; le clocher et le transept ne remontent qu'à 1642. Autour du chœur, percé de belles fenêtres, règne une galerie à jour.

A 2 kilom. du bourg se dressent fièrement les ruines de la *forteresse d'Elven* dont la fondation est inconnue. Ces ruines se composent principalement de deux tours, dont la plus élevée a 40 mèt. de hauteur et 9 mèt. sur chaque pan. « Rien de plus imposant, de plus fier et de plus sombre, dit M. Octave Feuillet, qui a placé dans cette tour les scènes les plus dramatiques de son *Roman d'un jeune homme pauvre*, que ce vieux donjon impassible au milieu des temps et isolé dans l'épaisseur des bois. Les arbres ont poussé de toute leur taille dans les douves profondes qui l'environnent, et leur faîte touche à peine l'ouverture des fenêtres les plus basses. Cette végétation gigantesque, dans laquelle se perd confusément la base de l'édifice, achève de lui prêter une couleur de fantastique mystère. Dans cette solitude, au milieu de ces forêts, en face de cette masse d'architecture bizarre, qui surgit tout à coup en suivant, pour se rendre à la forteresse, cette étroite chaussée dont le pavé disjoint et raboteux a dû résonner sous le pied des chevaux bardés de fer, il est impossible de ne pas rêver à ces tours enchantées où de belles princesses dorment un sommeil séculaire. »

La principale tour est octogone, divisée à l'intérieur par un mur de refend, en deux sections inégales, chacune ayant un escalier spécial. A chacun des étages, les salles des deux divisions étaient de plain-pied et réunies par des portes de communication. Les planchers ont depuis longtemps disparu, et l'on peut voir, suspendues aux murs, sans appui apparent, les cheminées qui chauffaient autrefois les appartements. Au-dessus d'une de ces cheminées, il existe encore un écusson chargé de neuf besants. Ces armoiries et quelques fragments de moulures prismatiques, qui annoncent la fin de l'architecture gothique, sont les seuls restes d'ornements que l'on rencontre dans le château. Les ouvertures placées à l'intérieur sont en plein cintre; on ne voit l'arc brisé qu'aux portes des corridors qui, à tous les étages de la division principale, reliaient entre elles les profondes embrasures des fenêtres. Plusieurs de ces fenêtres sont garnies de meneaux qui se coupent à angle droit; les murs sont, en outre, percés de meurtrières et de barbacanes. La plate-forme supérieure, encore surmontée de ses tourelles élevées, est munie de mâchicoulis. — Ce remarquable donjon faisait partie de l'ancien château de Largoët qui a eu son rôle dans l'histoire. C'est la partie la moins ancienne du château et la seule qui soit restée à peu près intacte. Les autres tours, qui sont rondes, et les murs d'enceinte, sont beaucoup moins bien conservés. Ces murs sont très-épais et revêtus de pierre de taille. L'ancien château de Largoët, à la différence des autres châteaux féodaux, présente encore l'*élyme gigantesque*, originaire de la Sibérie, et dont la tige, souvent haute de 2 mètres, porte un épi de 3 décimètres de longueur.

ELYMÉE (*Elymea*), ville de l'ancienne Macédoine, dans la contrée appelée Elyméotide, dont elle était la capitale. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui la ville de Grevno.

ÉLYMÉEN, ÉENNE s. et adj. (é-li-mé-ain, é-è-ne). Géogr. anc. Habitant de l'Elymaïde ou d'Elymais; qui appartient à ces pays ou à leurs habitants : *Les* ELYMÉENS. *La population* ELYMÉENNE.

— Mythol. Surnom de Jupiter adoré à Elymaïs.

ELYMÉOTIDE, contrée de l'ancienne Macédoine, au S.-O., entre l'Orestide au N., la chaîne de Pinde à l'O., la Thessalie au S. et la Piérie à l'E. Elle avait pour ville principale Elymée.

ÉLYMIOTE s. et adj. (é-li-mi-o-te). Géogr. anc. Habitant d'Elymées ou de l'Elyméotide; qui appartient à ces pays ou à leurs habitants : *Les* ELYMIOTES. *La population* ELYMIOTE.

ÉLYMUS, chef troyen, fils naturel d'Anchise. Il était déjà établi en Sicile lorsque Énée arriva dans cette contrée; les deux héros y bâtirent alors la ville d'Egeste et celle d'Elyme, de laquelle les habitants de cette région prirent le nom d'Elymiens. D'après Servius, Elymus fonda également Asca et Entella, en Sicile.

ÉLYNANTHE s. m. (é-li-nan-te — de *élyne*, et du gr. *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées et de la tribu des schénoïdées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans le centre et le sud de l'Afrique.

ÉLYNE s. f. (é-li-ne — du gr. *elinos*, rameau). Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées, et type de la tribu des élynées, dont l'espèce type habite l'Europe.

ÉLYNÉ, ÉE adj. (é-li-né). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre élyne.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des cypéracées, ayant pour type le genre élyne.

ELYOT (Thomas), écrivain anglais, né vers 1495, mort en 1546. Après de longs voyages sur le continent, il vint à la cour de Henri VIII, fut créé chevalier et chargé de plusieurs ambassades, notamment auprès du pape, dans l'affaire du divorce qui devait amener la rupture de Henri VIII avec l'Eglise. Elyot devint ensuite shérif à Cambridge. On lui doit plusieurs ouvrages : le *Château de santé* (1534); le *Gouverneur* (1544); *Défense des bonnes femmes*; *Bibliotheca Elyotæ*, dictionnaire latin-anglais (1541), le premier qui ait été composé; le *Banquet de sapience*, etc. Mais, de tous ses ouvrages, le plus remarquable est sans contredit son *Image de gouvernement* (1544), livre audacieux dans lequel, en feignant de demander des leçons à la Vie et aux discours d'Alexandre Sévère, il tance vigoureusement les vices de son temps, et s'attaque même à Henri VIII, qu'il n'hésite pas à dépeindre assez clairement sous les traits d'Héliogabale. Elyot avait, en outre, traduit en anglais les *Sermons sur la mortalité de l'homme* de saint Cyprien (1534), ainsi que la *Règle de la vie chrétienne de Pic de la Mirandole* (1534). Mais, de tous ses ouvrages, le seul qui soit encore connu est la *Bibliotheca Elyotæ*, qui est précieuse à consulter pour l'étude des transformations et des progrès de la langue anglaise.

ELYRIA, ville des États-Unis d'Amérique, dans l'Etat de l'Ohio, à 30 kilom. S.-O. de Cleveland, à 10 kilom. du lac Erié; 2,000 hab. Industrie active, favorisée par les eaux de la petite rivière Black, sur les bords de laquelle sont établies quelques usines.

ELYROS, ville de l'ancienne Crète. Elle était située dans l'intérieur de l'île, et les ruines de quelques-uns de ses édifices se voient encore près de la petite ville de *Rhodovani*.

ELYS (Edmond), en latin *Elisæus*, théologien et poète anglais, qui vivait dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Il entra dans les ordres et succéda à son père comme recteur d'East-Allington. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, qui témoignent d'une grande érudition et parmi lesquels nous citerons : *Poésies sacrées* (1655-1658, 2 vol.); *Miscellanea*, recueil de vers latins et anglais, suivis d'essais en prose latine (1658); *Summum bonum* (Londres, 1681, in-8°); un recueil de *Lettres* estimées; *Socinianismus purus Puritanis anti-christianismus* (Londres, 1701, in-8°).

ÉLYSÉE s. m. (é-li-zé — gr. *élusion*; de *elthein*, venir, c'est-à-dire lieu où se rendent les âmes). Mythol. Lieu délicieux qui, suivant les païens, faisait partie des enfers, et était le séjour des âmes des héros et des hommes vertueux : *L'*ELYSÉE *des anciens était une agréable fiction, une heureuse idée poétique.* (Lévis.)

— Par anal. Lieu agréable planté de beaux arbres; séjour de délices :

Dans un point de l'espace inaccessible aux hommes,
Il est un autre monde, un *élysée*, un ciel.
LAMARTINE.

‖ Lieux de plaisirs publics : *Il y a des moulins, des cabarets et des tonnelles, des* ELYSÉES *champêtres et des ruelles silencieuses.* (Ger. de Nerv.)

Palais situé sur la promenade des Champs-Élysées à Paris, et qui s'est appelé l'ELYSÉE BOURBON sous la Restauration. ‖ Mot qui, sous la seconde République, a désigné le gouvernement de Louis-Napoléon Bonaparte, qui résidait dans ce palais : *Qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui à l'*ELYSÉE?

— *Champs Élysées*, Paradis des païens : *Les bons rois jouissaient, dans les* CHAMPS ELYSÉES, *d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.* (Fén.) V. CHAMPS ELYSÉES. ‖ Nom d'une célèbre promenade de Paris.

— **Encycl.** A notre mot CHAMPS ELYSÉES (tome III), nous avons décrit longuement les *champs Élysées* des païens, et là nous avons fait un oubli que le *Grand Dictionnaire* aurait à se reprocher.

Nous n'avons fait que mentionner, sans l'étudier suffisamment, la magnifique description qui se trouve au VIe livre de l'*Enéide*; c'est un des plus célèbres et des plus admirables tableaux qu'ait tracés le poète. Tout en imitant Homère, Virgile ne l'a point copié; il est resté peintre original. De même que Tirésias dans la *Nekyia*, fait entrevoir à Ulysse le mystérieux empire de Pluton, ainsi Virgile fait descendre Enée aux enfers, mais la ressemblance s'arrête là; il a su donner un tableau bien plus de précision et de couleur. Homère a nous montre tous les morts, justes ou coupables, également tristes, regrettant comme Achille la lumière du soleil, et s'ennuyant à l'envi sous la terre. Au contraire, Virgile fait deux parts, sans mêler les unes dans les autres. Ici, c'est le Tartare, séjour de la désolation et de la souffrance, la *géhenne* dont parle l'Écriture; là, au contraire, l'*Elysée*, demeures des bienheureux, véritable paradis des chrétiens :

Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo; solemque suum, sua sidera norunt.

Rien n'est plus beau que cet air spacieux, que ces larges horizons, que cette lumière pure et limpide qui enveloppe les objets comme d'un voile transparent. Mais qui sont les bienheureux dont Virgile peuple son *Elysée*? Ils sont occupés à des occupations qu'ils aimaient pendant la vie. Ils goûtent même des plaisirs plus grossiers, souvenirs peut-être trop directs de la vie terrestre. Quelques-uns se plaisent aux festins, comme les héros scandinaves auxquels la religion d'Odin promet de grands banquets arrosés d'hydromel que verseront les valkiries dans le Walhalla. Ici Virgile est inférieur aux chrétiens; on sent la différence des deux croyances, quand on compare à son *Elysée* celui de Fénelon dans *Télémaque*. C'est plutôt la faute du temps où il vivait que celle du poète, car Virgile était déjà en avance sur ses contemporains, il abandonnait les traditions homériques. Peut-on lui demander d'être chrétien? Quoi qu'il en soit, les vers du poète païen sont pleins de charme, comme toujours, et, ce qui est plus encore, ils respirent je ne sais quel parfum de vertu et de sainteté. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, compare plusieurs vers de cet admirable morceau à certains passages de l'Ecriture. Le parallèle peut, en effet, être souvent établi.

Parmi les bienheureux qui habitent les *champs Elysées*, Virgile n'a pas oublié les poètes : Orphée et Musée, chantres religieux, président les chœurs des héros et les initient aux mystères sacrés. Ce passage est un de ceux sur lesquels se fonde le savant Warburton pour ne voir dans cette descente aux enfers qu'un emblème de l'initiation aux mystères : étrange explication, qui ne supporte pas l'examen.

La fin du funèbre voyage est moins descriptive que prophétique; Énée retrouve aux enfers son père Anchise et l'interroge sur les destinées futures de sa race et de Rome. Anchise instruit son fils avec toute la tendresse d'un père et toute la gravité d'un saint. Il lui montre les ombres, non-seulement de ceux qui sont morts déjà, mais aussi des héros qui vont bientôt remonter sur la terre et illustrer la ville éternelle. Toute la postérité d'Énée lui apparaît par avance, et les grands hommes dont le peuple romain doit un jour se glorifier défilent l'un après l'autre sous les yeux du héros, saisi d'une religieuse admiration. Ce n'est qu'après avoir vu se dérouler ainsi devant lui tout l'avenir de sa race, qu'Énée quitte l'*Elysée* et revient à la lumière du soleil. V. CHAMPS ELYSÉES.

ÉLYSÉE (PALAIS DE L'), célèbre demeure historique située à Paris, rue du Faubourg-Saint-Honoré, et dont les jardins donnent sur les Champs-Elysées. Ce palais s'élève sur un vaste terrain dont Louis XV fit don, à la prière du régent, en 1718, à Henri de La Tour d'Auvergne, comte d'Evreux, qui y fit aussitôt construire, par l'architecte Molet, une des plus délicieuses résidences de Paris. Ce palais fut habité ensuite par Mme de Pompadour, puis par son frère, le marquis de Marigny, qui le vendit à Louis XV.

Nous voyons, en 1774, l'ancienne demeure de la favorite devenue la propriété du trop fameux abbé Terray, contrôleur des finances, qui la vendit à M. de Beaujon, banquier de la cour. En 1786, M. Durney, conseiller d'État

conservé longtemps l'amour du jeu, payant comptant toutes les pertes qu'il y faisait. Il se prit, en outre, — mais cela dura peu — de passion pour la chasse, et eut la plus belle meute d'Angleterre. Il était d'ailleurs lui-même un parfait cavalier et possédait une instruction complète, ayant fait de très-brillantes études à Westminster. Il est vrai que, depuis lors, il n'ouvrit jamais un livre. Sa hideuse avarice, qui le réduisait à se nourrir de viandes à demi corrompues, qui lui faisait éviter de nettoyer ses souliers de peur de les user, trait que Molière semble avoir prévu, son avarice, disons-nous, n'empêchait pas en lui de très-beaux sentiments, rehaussés encore par un grand mépris de la douleur physique et par une grande vivacité d'esprit. Le trait suivant nous paraît être une preuve frappante de toutes ces qualités. Un jour un de ses amis, chassant avec lui, le prit pour un gibier et l'atteignit à la joue d'un coup de feu. Comme cet ami était un détestable chasseur que John Elwes avait souvent raillé, il l'aborda sans la moindre émotion, et lui dit paisiblement : « Je savais bien que vous faisiez des progrès, et que vous finiriez par atteindre quelque chose. » Un philosophe grec avait dit en parlant de sa jambe qu'un maladroit venait de lui rompre : « Je t'avais bien dit que tu me la casserais; » mais Elwes était plus philosophe que lui, car son stoïcisme avait pour but la consolation d'un mal, et était d'ailleurs égayé par une aimable plaisanterie qui en ôtait toute ostentation.

En 1774, Elwes devint membre du Parlement; mais il affirmait que c'était sans avoir jamais brigué cet honneur, et surtout sans avoir dépensé un liard pour l'obtenir. Il est (1743) « un des plus peut-être ses idées et ses travaux pour produire quelque œuvre digne de lui. Il est juste d'ajouter qu'il est mort de très-bonne heure, puisqu'il n'avait que trente-cinq ans. Il a laissé un *Journal de son voyage* (Stockholm, 1751), un cerqui le lui laissa sa fortune et son nom, quadruples par ses propres économies, ce qui porta son bien à vingt-cinq millions de francs.

ELXAÏ ou **ELCÉSAÏ**, sectaire juif, né vers la fin du Ier siècle de notre ère. Après avoir fait partie de la secte des ébionites, il devint le chef d'une autre secte qui a des rapports avec celle des esséniens. « Elxaï, dit M. Bonneau, rejetait la plupart des livres regardés comme sacrés par les autres sectes, et même l'Ancien Testament. Il déclarait qu'on pouvait sans péché jurer par les choses sacrées; il condamnait la virginité et permettait à ses disciples d'adorer les idoles dans les temps de persécution, mais en ayant soin de condamner intérieurement ces génuflexions extérieures. Il prétendait enfin que le Christ, né dès le commencement du monde, n'était qu'une intelligence céleste, qui s'était déjà incarnée plusieurs fois dans des corps humains. De la loi mosaïque il ne retenait certaines cérémonies, l'observation du sabbat, la circoncision, etc.; mais il abolissait les sacrifices. » Les disciples de ce sectaire, qui se faisait rendre une sorte de culte comme s'il eût été un personnage vraiment divin, étaient appelés *saméséens*, de *samés*, soleil.

ELY, ville d'Angleterre, comté et à 25 kilom. N.-E. de Cambridge, siége d'un évêché, sur une éminence près de l'Ouse; 7,428 hab. Fabrication importante de poterie de terre et de pipes; nombreux moulins pour la préparation des huiles de lin, de chenevis et de colza. Elle possède une cathédrale, autrefois église conventuelle, édifice magnifique quoique inachevé, où se remarquent différents styles d'architecture du XIIe au XIVe siècle. Ses parties les plus remarquables sont : la chapelle ogivale de l'évêque d'Alcook, la tombe de Norwald, la lanterne de la tour, le jubé et les stalles du chœur, véritable dentelle. L'église de la Sainte-Trinité, adjacente à la cathédrale et commencée sous le règne d'Edouard, passe avec raison pour un des édifices les plus parfaits de cette époque. C'est une des villes les plus anciennes de l'Angleterre, car les chroniques rapportent que Ethelbreda, femme d'Oswy, roi de Northumberland, s'y retira vers l'an 670 et y fonda un monastère dont elle devint abbesse. Ely opposa une vigoureuse résistance à Guillaume le Conquérant, qui finit par s'en emparer, et fit passer au fil de l'épée la majeure partie de ses habitants. En 1107, Henri Ier l'érigea en évêché.

ELYABS, peuplade africaine, de la nation des Dinka, habitant la rive occidentale du Bahr-Abiad ou Nil blanc, par 8° de lat. N., entre les Bari au S. et les Bors au N. Le pays qu'occupent les Elyabs, d'après les dernières expéditions dirigées vers les sources du Nil, est couvert de belles forêts, fertile et bien arrosé; les marais qui couvrent le sol dans les autres contrées riveraines du Nil blanc sont ici tout à fait inconnus. Non loin du territoire des Elyabs, et sur la rive droite du Bahr-el-Abiad, s'élève la ville de Gondokoro. V. DINKA.

ELYE ou **ELIAS**, chanoine et philologue suisse, né à Lauffen vers 1400, mort vers 1475. Il entra dans les ordres, devint chanoine de Munster (Lucerne), et, établi, en 1470, la première imprimerie qui ait été fondée en Suisse. Il a laissé un dictionnaire de la Bible intitulé *Mamotrectus* (Zamore, 1470), et *Speculum vitæ humanæ* (Zamore, 1473).

ELYMAÏDE, contrée de la Perse ancienne. V ELAM (pays d').

ELYMAÏS, ville de la Perse ancienne, capitale de l'Elymaïde, dans la province appelée Susiane. Elle était célèbre par son temple d'Anaïtis, qu'Antiochus le Grand voulut dépouiller pour payer le tribut que lui avaient imposé les Romains.

ELYMAS ou le **Magicien** (BAR-JESU, dit), Juif de Paphos, qui vivait au Ier siècle de notre ère. Il s'efforça de mettre obstacle aux prédications de Paul et de Barnabé dans son île. Saint Paul, pour le punir de son opposition, et pour convaincre Sergius Paulus, gouverneur romain, frappa Elymas de cécité (14). Quelques Pères affirment qu'Elymas fut touché de ce miracle, et que saint Paul le guérit et le baptisa; d'autres ajoutent qu'il se convertit en effet, mais qu'il apostasia plus tard.

Elymas frappé de cécité, tapisserie du Vatican, exécutée d'après un carton de Raphaël. On lit dans les *Actes des Apôtres* (chap. XIII) « Ayant parcouru toute l'île de Chypre jusqu'à Paphos, Paul et Barnabé trouvèrent un certain Juif, magicien et faux prophète, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme sage. Celui-ci, qui souhaitait d'entendre la parole de Dieu, fit venir Barnabé et Paul. Elymas le magicien (car c'est ce que son nom signifie) s'opposait à eux, voulant détourner le proconsul de la foi. Mais Saul, qui est le même que Paul, étant rempli du Saint-Esprit, et regardant Elymas, lui dit : « Homme « plein d'artifices et de fourbes, enfant du « démon, ennemi de toute justice, tu ne « cesses de renverser les justes desseins du « Seigneur. Voilà dans ce moment la main du « Seigneur sur toi : tu seras aveugle, et d'ici à « un temps tu ne verras pas la lumière. » Au même instant, il tomba sur les yeux d'Elymas comme un nuage épais, et, allant de côté et d'autre, il cherchait qui lui donnât la main. » Tel est le sujet retracé par Raphaël. Le proconsul Sergius, assis sur un tribunal élevé, au milieu de ses licteurs et de ses officiers, contemple avec étonnement le magicien qui, devenu aveugle, étend les mains pour chercher un appui, tandis que saint Paul semble encore l'accabler de ses imprécations. La stupeur, l'admiration des assistants sont exprimées avec beaucoup d'énergie. Le carton de Raphaël, d'après lequel cette tapisserie a été exécutée, est un des sept que l'on conserve à Hampton-Court; c'est celui de la série qui a le plus souffert. La tapisserie elle-même a subi une grave détérioration : la partie inférieure a été détruite; mais on peut encore reconserve une grande vivacité de teintes. La composition est fort belle, du reste, et bien digne de Raphaël; elle a été gravée par Hugo da Carpi, Agostino Veneziano, C. Duboec, Nic. Dorigny, Sim. Gribelin, James Fittler, John Simon, E. Kirkal, Th. Halloway, J. Burnet, Somerau, Landon, etc.

ÉLYME s. f. (é-li-me — gr. *eluma*; de *eluô*, j'enveloppe). Antiq. gr. Sorte de flûte phrygienne, remarquable par sa grosseur.

— s. m. Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées et de la tribu des hordéacées.

— **Encycl.** Bot. Les *élymes* sont des graminées vivaces, à rhizome rampant, à feuilles planes, à fleurs groupées en épillets sessiles, réunis au nombre de deux à cinq sur chaque dent d'un axe commun, et dont l'ensemble constitue un épi simple ou plus rarement rameux; les glumelles des épillets sont tellement rapprochées à leur point d'insertion qu'elles semblent former un involucre à plusieurs folioles; leur valve extérieure est très-aiguë ou terminée par une arête. Ce genre comprend une vingtaine d'espèces qui croissent pour la plupart dans les régions tempérées de l'hémisphère nord. L'Europe en possède plusieurs. La plus intéressante est l'*élyme des sables*, fort commun en France dans les endroits sablonneux, comme son nom l'indique. C'est une grande et belle plante, haute de 1 mètre et plus, glauque dans toutes ses parties, et dont les tiges blanchâtres portent des feuilles très-larges, glabres, striées et bleuâtres. Elle est moins abondante dans le midi que dans le nord, où elle s'avance jusqu'en Hollande. Le développement considérable qu'atteint cette plante la fait employer, dans les diverses localités, pour couvrir les habitations des classes pauvres, pour chauffer les fours ou pour faire de la litière et augmenter la masse des engrais. Mais sa plus grande utilité consiste à fixer les sables mouvants, comme ceux des dunes. On a même, au printemps, eu on protége le semis en plantant des branches de genêt sur les surfaces les plus exposées, afin d'empêcher les vents de disperser la graine. Cette plante est ordinairement mélangée avec le roseau des sables, et l'on peut dire que, si ce dernier arrête les sols mouvants, l'*élyme* les consolide. Cette précieuse graminée est aussi désignée sous le nom vulgaire de *gourbet*. L'*élyme tête de Méduse* est ainsi nommé de la forme bizarre et hérissée de ses épis; on le trouve surtout dans les régions méridionales, où il peut rendre les mêmes services que l'espèce précédente pour fixer les sables. L'*élyme d'Europe* se rapproche beaucoup des orges, auxquelles plusieurs botanistes le réunissent. Il habite les lieux montueux et ombragés, la lisière des bois, les prés, les sols frais et un peu humides. Les bestiaux aiment assez cette plante. On